

## De l'irrégularité et de l'aléatoire dans les sports de balle

Pierre Nepveu

Numéro 86, automne 2000

Le sport

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14721ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (2000). De l'irrégularité et de l'aléatoire dans les sports de balle. *Moebius*, (86), 111–117.

PIERRE NEPVEU

*De l'irrégularité et de l'aléatoire  
dans les sports de balle*

Ah! les intermittences, les imperfections si humaines du sport! N'y a-t-il pas là quelque chose d'aussi passionnant que les instants de beauté, les exploits, les drames? Je n'oublie pas que depuis les Grecs, on a célébré l'harmonie et la puissance du corps de l'athlète, cette tension unique entre la force et la forme qui rend l'accomplissement sportif à la fois si sexuel et si esthétique, si primitif et si raffiné. Toutefois, l'essence même du sport tient au fait que l'accomplissement intégral, bien qu'ardemment recherché, y est une exception, et les moments de grâce relativement peu nombreux. Les triomphes sportifs atteignent à une intensité souvent bouleversante et la perfection du geste ou du mouvement (élan, saut, lancer) possède une qualité esthétique indéniable, mais le sport est toujours fondamentalement un lieu de ratage et d'échec appréhendés et consommés, une expérience radicale de l'irrégularité de l'esprit et du corps humains. Il ne s'agit pas tant des défaites, de ce malheur des perdants qui sont toujours beaucoup plus nombreux que les gagnants; il s'agit de l'imperfection de l'acte même, de ses débordements et de ses errements.

Certaines épreuves particulièrement inhumaines comme le marathon, le tour cycliste de France, les matchs de tennis de cinq manches s'éternisant sur quatre heures, ou encore les prolongations de certains matchs éliminatoires de hockey se terminant par un but marqué tard dans la nuit rendent ce ratage particulièrement visible: alors, ce n'est plus guère l'harmonie et le synchronisme qui dominent, mais le

pur acharnement, la grimace de douleur, la crampe traîtresse, la chute inélégante, le regard hagard et épuisé, la chance ou la malchance. Moments de rare grandeur certes, mais aussi de drame, quand une gracieuse joueuse de tennis, par exemple, subit des crampes dévastatrices et parvient malgré tout à gagner, mais en grimaçant et en boitant, à moins qu'elle ne doive tout simplement déclarer forfait – ou quand le corps déshydraté et pantelant d'un marathonien s'effondre avant le fil d'arrivée et est emmené hors du parcours sur une civière.

Difficile d'oublier ces moments cruels où le corps sportif, si parfait techniquement, si racé dans ses formes et ses muscles, si élégant dans son occupation de l'espace, avoue sa vulnérabilité, perd sa contenance, s'affole ou se brise. À des degrés divers selon les sports, le dysfonctionnement et l'échec sont non seulement possibles mais probables, bien qu'ils n'aient pas toujours l'imminence et la brutalité de la chute d'un skieur descendant la pente à cent km/h et perdant soudain le contrôle de ses skis. Un retrait sur trois prises au baseball, la barre transversale heurtée du talon in extremis par un sauteur, le tir erratique d'un joueur de soccer, rien de cela n'est dangereux; mais dans chaque cas et bien d'autres encore, l'héroïsme sportif, en quête de dépassement, s'y heurte à la banalité trop humaine du mouvement incorrect, imparfait, mal ciblé.

La plupart des dysfonctionnements sportifs sont peu spectaculaires, et ils équivalent plutôt aux moments ordinaires de la création littéraire ou artistique, c'est-à-dire à ces moments (de loin les plus nombreux) où l'on ne se sent pas complètement inspiré, où l'on n'est pas porté par une grâce qui rend les choses infiniment légères et faciles. Le sport m'a toujours fasciné pour cette précarité tout à fait prosaïque et pourtant insondable: les plus grands athlètes connaissent tous, tôt ou tard, des journées misérables, comme les plus grands écrivains vivent forcément des journées ou des périodes de panne sèche. Mais pourquoi faut-il qu'il en soit ainsi? À cette question, avouons-le, nous n'avons pas autre chose à répondre qu'une kyrielle de truismes, ces

platitudes qui font d'ailleurs admirablement partie du discours sportif, de ces ineffables interviews d'après-match, quand un joueur piteux cherche à expliquer sa contre-performance ou la gaffe qui a causé la défaite de son équipe, ou encore quand un instructeur cherche en vain à rendre compte de l'étrange phénomène qui a causé la tenue lamentable de ses joueurs pourtant très bien préparés. Oserions-nous poser la même question à l'écrivain: qu'est-ce qui s'est passé en vous, quel était votre état d'esprit ou votre condition physique pour que vous ayez pu écrire ce mauvais roman, cette pièce imbuvable, ce recueil de poèmes d'un ennui mortel, vous qui avez tant de talent par ailleurs?

L'irrégularité et l'impondérable du sport expliquent que tant d'athlètes soient superstitieux, que tant de joueurs fassent leur signe de croix avant un match, qu'ils tiennent à porter tel vêtement, telle médaille (Mary Pierce a gagné le tournoi de tennis de Roland-Garros, à Paris, en juin 2000, en portant un chapelet à son cou!). On comprend qu'ils s'attachent à tel numéro de chandail, à tel vieux bâton, à tel rituel irrationnel associé à un succès passé qu'ils voudraient voir se répéter. Ainsi, dans les années soixante-dix, la redoutable équipe de hockey des Flyers de Philadelphie avait coutume d'inviter la chanteuse Kate Smith à entonner *God Bless America* avant certains matchs éliminatoires décisifs, plutôt que de faire entendre l'hymne national habituel. La théorie voulait que Kate Smith portait bonheur aux Flyers et leur assurerait la victoire. En fait, rien ne rapproche plus le sport et la littérature que ce sentiment profond que quelque chose échappe radicalement à notre volonté et à notre savoir-faire, tant dans l'état mental que dans la disposition du corps qu'ils requièrent: d'où notre recours si empressé à la pensée magique, tabous, chimères, porte-bonheur, fétiches, pour atteindre à l'état de grâce.

\* \* \*

Les sports de balle sont pour moi l'emblème par excellence de l'erreur ou du ratage sportif, parce que la

marge d'erreur y est aussi infime qu'en littérature. Le baseball, royaume de la statistique, ne prouve-t-il pas noir sur blanc que même les meilleurs frappeurs manquent leur coup deux fois sur trois? Et que dire du tennis ou du golf? La différence, au tennis, entre une balle frappée juste à l'intérieur de la ligne et une autre qui rate de quelques centimètres tient à un angle à peine mesurable de la raquette. Il en est de même, mais à un degré superlatif, au golf, où l'écart entre un coup de fer qui envoie la petite balle à quelques pieds du fanion et un autre qui l'enfouit dans la fosse de sable à droite ou à gauche du vert tient à quelques millimètres dans l'angle de la face du bâton. Il y a ici une part d'aléatoire mais le plus étonnant, c'est que cet impondérable épouse aussi des régularités, se constitue en séries, s'agglomère en bonnes et en mauvaises séquences qui peuvent durer des heures, des jours ou des semaines, parfois une année complète chez certains joueurs pourtant excellents qui, sans qu'on sache pourquoi, perdent subitement et pour une longue période leur touche et se trouvent captifs de ce terrible cercle vicieux que craint tout sportif, celui du manque de confiance qui fait mal jouer et du mauvais jeu qui renforce le manque de confiance.

J'ai pratiqué au fil des années un grand nombre de jeux ou de sports, du vélo au ski de fond, du hockey au badminton, du football au bowling, bien que jamais de manière organisée et constante. Toutefois, aucun sport ne m'a donné autant de plaisir durable que le golf, et aucun à mon avis ne se rapproche davantage de l'écriture. Bien que trop d'intellectuels n'aient pour ce vieux jeu écossais que le plus profond mépris, quel art total que le golf! Et d'abord le terrain! Alors que tous les autres sports exigent des lignes (de démarcation ou d'arrivée), des murs, des enceintes, des pistes, des corridors, etc., le golf se pratique dans un paysage, qui en est un élément constitutif et que l'on découvre chaque fois unique (il n'y a pas dans le monde entier deux parcours, ni même deux trous identiques). Le golf est le royaume de l'irrégulier et de l'incertain, il est fait de courbes, de rondeurs, de buttes et de vallons.

Dans les années soixante-dix, j'ai beaucoup fréquenté le golf d'Oka, situé en territoire mohawk et qui allait devenir célèbre au moment de la crise de Kanesatake, en 1990. J'y allais toujours avec mon père, qui était membre en règle de ce club. Je me souviens de matins de juin où la rosée faisait scintiller le gazon des allées et des verts et où le vent soufflait doucement dans les grands pins remplis d'oiseaux, près des tertres de départ. Je revois la courbe de certaines allées, l'ombre des grands arbres sur la pelouse des verts et il me semble respirer à nouveau l'odeur tiède et gommeuse des sous-bois. Le monde semblait soudain parfaitement habitable, léger et transparent à la fois, et la pure durée s'ouvrait devant moi, réglée non par un chronomètre ni par un certain nombre fixe de points à faire ou de parties à gagner comme dans presque tous les autres sports, mais par ce rythme intime qui est la caractéristique la plus singulière de ce jeu où l'on joue effectivement très peu, puisque le plus clair du temps se passe à marcher, à attendre, à se préparer, à penser. Bienheureux intervalles qui empêchent toute précipitation, toute bousculade et qui font du golf un merveilleux antidote à l'urgence bruyante et chaotique du monde moderne.

Comme l'écriture, le golf est un rituel qui exige du silence: on se met en train selon un ordre réglé, on est aux aguets, à l'écoute de ce qui nous entoure, on se prépare physiquement et mentalement à aborder le premier coup, aussi intimidant et déterminant que le premier mot tracé sur la page ou tapé à l'écran de l'ordinateur. C'est une expérience de tension et d'abandon à la fois, selon un dosage très subtil qui rend le résultat tout à fait imprévisible. Quel écrivain n'a pas éprouvé cela? On se lève un matin dans une forme parfaite, on se sent les idées claires, les phrases et les images prêtes à jaillir, nombreuses et fulgurantes. On se fait un bon café et on s'installe à sa table pour laisser se déverser une inspiration irrésistible. Et puis, à peine a-t-on commencé que l'on se rend compte trop souvent que rien ne marche, que cet état positif a fonctionné en pure perte, qu'il n'était qu'un mirage impossible à transcrire.

À l'inverse, les malaises, les profondes déprimés, les réveils pénibles où l'on semble s'arracher à un état comateux, toutes ces conditions négatives suscitent parfois, souvent même, des pages aussi inspirées qu'inattendues, et l'on sait que certains écrivains ont véritablement besoin de se sentir un peu malades pour écrire.

J'ai éprouvé au golf des expériences tout à fait analogues et j'ai souvent joué mes meilleures parties alors qu'au départ, je me sentais mal dans ma peau, peu inspiré, mal coordonné. Comment se fait-il que tout se soit mis en place comme malgré moi, en mon absence, hors de ma volonté, comme si mon corps retrouvait tout seul une mémoire presque proustienne, inscrite en profondeur et lui permettant d'accomplir à la perfection cet élan tout à fait artificiel qui fait décrire à la balle une longue parabole, droit devant, et retomber au beau milieu de l'allée bordée d'arbres menaçants? À cause de sa lenteur et des longs intervalles entre chaque coup, le golf procure plus qu'aucun autre sport ce sentiment unique d'une méditation et d'une anticipation pourtant déjouées et dépassées par l'acte même: trop d'effort, trop de volonté peuvent donner des résultats lamentables, mais trop de non-chalance aussi.

Il arrive qu'on ne fasse rien qui vaille sur plusieurs trous consécutifs: en général, dans ces séquences où la balle ne se dirige jamais dans la direction prévue, où l'on ne juge jamais correctement la distance, où l'on fait rouler la balle vers un trou qui semble rapetisser à mesure qu'elle s'en rapproche, la superstition refait tout naturellement surface. Il semble alors que les dieux soient contre nous, une force invisible et maléfique faisant systématiquement rebondir la balle derrière un arbre, la précipitant dans chaque fosse de sable qui se présente, ou la faisant dévier du trou au dernier instant. Maints golfeurs deviennent alors amers, renfrognés ou vivent avec fatalisme leur mauvais sort.

Et puis, de manière tout à fait inattendue, voici que le vent tourne, que tous les bords deviennent favorables, que tous les coups se mettent à fonctionner. Alors, c'est l'euphorie, on avance désormais dans un

paysage bienveillant, amical, pleinement habité. On se prépare à frapper le prochain coup dans une sorte d'exultation, dans la certitude que le synchronisme sera parfait, l'élan impeccable, et que la balle s'envolera comme on le désire. Et de fait, on frappe et on la voit monter, monter, puis retomber sur le vert, qui a la forme d'une île et qui en est parfois une. Si absurde que cela puisse paraître, et si pauvre en soit le contenu, il y a là comme la chute d'une phrase réussie, pleine de ce qu'elle avait à dire et satisfaite d'atteindre le point final.